

---

## Alexandre SUMPFF, La Grande Guerre oubliée : Russie, 1914-1918

Paris, Perrin, 2014, 527 pages

Pierre Gonneau

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/res/3140>

DOI : 10.4000/res.3140

ISSN : 2117-718X

### Éditeur

Institut d'études slaves

### Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2019

Pagination : 467-471

ISSN : 0080-2557

### Référence électronique

Pierre Gonneau, « Alexandre SUMPFF, La Grande Guerre oubliée : Russie, 1914-1918 », *Revue des études slaves* [En ligne], XC-3 | 2019, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 11 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/res/3140> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/res.3140>

---

Ce document a été généré automatiquement le 11 décembre 2020.

Revue des études slaves

---

# Alexandre Sumpf, La Grande Guerre oubliée : Russie, 1914-1918

Paris, Perrin, 2014, 527 pages

Pierre Gonneau

---

## RÉFÉRENCE

Sumpf Alexandre, *La Grande Guerre oubliée : Russie, 1914-1918*, Paris, Perrin, 2014, 527 p. ISBN 978-2-262-04045-1

- 1 « À guerre totale, histoire totale » (p. 15), le projet d'A. Sumpf s'intéresse au front, ou plutôt aux fronts sur lesquels la Russie se bat, mais aussi à l'arrière-front, soumis à une administration militaire, et à l'arrière, où les institutions traditionnelles et des formes nouvelles d'auto-organisation tentent de soutenir l'effort de guerre et de résoudre les problèmes inédits posés par un afflux sans précédent de réfugiés et de prisonniers (p. 11).
- 2 L'ouvrage s'organise en trois parties inégales. La première, qui se résume à un chapitre, décrit les causes du conflit, le processus d'entrée en guerre et le sort militaire de la Russie. Sans doute ces aspects de la question ont-ils été déjà abondamment traités. Toutefois, il n'est pas inutile de donner un bilan de cent ans de recherches et de prendre parti dans les polémiques. La responsabilité du déclenchement de la guerre n'est pas envisagée globalement, seulement au niveau des gouvernants russes qui en portent, en effet, leur part. Mais on sent que l'A. s'intéresse peu aux intrigues diplomatiques et à la psychologie des dirigeants, contrairement à un Philippe Erlanger, récemment réédité, ou à Christopher Clark<sup>1</sup>. Il identifie bien un parti belliciste (p. 21) autour des ministres Alexandre Krivochéïne, Sergueï Sazonov et Vladimir Soukhomlinov, soutenus par l'ambassadeur Alexandre Izvolski à Paris. Face à eux, le ministre des Finances Kokovtsov n'a pas suffisamment de poids et se fait finalement renvoyer en janvier 1914. Mais il n'est pas question du vieux serviteur de la monarchie, quelque peu désabusé, Petr Durnovo, et de son très pessimiste Mémorandum présenté

au tsar en février. Plus qu'un pacifiste, Durnovo est un représentant du « parti germanophile », qui s'oppose au « parti anglophile » (ou francophile). Il serait sans doute intéressant de dresser un état de ces *lobbys*, tout comme Dominic Lieven a évalué les francophiles et les anglophiles dans l'entourage d'Alexandre I<sup>er</sup> à la veille des campagnes de 1812-1815<sup>2</sup>. Dans le déroulement du conflit, les opérations militaires sont brièvement résumées et la disparité entre les moyens et les ambitions est parfaitement exposée, mais rien ou presque n'est dit sur la diplomatie parallèle, ou les propositions de paix séparée faites par Guillaume II à Nicolas II et sur le refus qu'elles essuient de la part d'un tsar autocrate qui entend loyalement respecter ses engagements envers ses alliés.

- 3 La deuxième partie décrit l'engagement de la nation russe dans la guerre, au front (ch. 2), comme à l'arrière (ch. 3). Elle s'intéresse aussi aux épreuves de la population (ch. 4) et à la mobilisation culturelle (ch. 5). Les paradoxes abondent. Il est clair que la Russie, « dernière des grandes puissances sur le plan économique », s'impose un effort de guerre ruineux auquel elle est mal préparée ; pourtant elle ne mobilise que 10 % de sa population (contre 20 % en France ou en Allemagne) ou 39 % de ses hommes (79 et 81 % en France et en Allemagne, p. 114-115). La logistique interne de l'empire est mise à très rude épreuve et l'articulation avec les alliés extrêmement difficile : le passage par les Dardanelles s'avère impossible et le chemin de fer Petrograd-mer Blanche est un semi-échec, qui « symbolise l'impossible réforme de l'économie tsariste, même sous l'aiguillon britannique » (p. 123, 143). Néanmoins, si la guerre aggrave « l'état de disette endémique qui caractérise la Russie du XIX<sup>e</sup> siècle », elle ne provoque pas de véritable famine et l'on est loin des catastrophes de l'époque soviétique (1921, 1931-1933 et 1946-1947, p. 128). En Russie comme ailleurs, la médecine de guerre est submergée par les très nombreux blessés, mais fait en même temps d'incontestables progrès (p. 179).
- 4 L'un des faits essentiels est le brassage sans précédent de populations auquel on assiste. Réfugiés et invalides, soldats ennemis prisonniers, femmes assumant de nouveaux rôles (p. 142-160). L'autre est sans doute la « brutalisation générale » qu'on observe dans la zone du front et ailleurs : bien avant 1918, il s'instaure une atmosphère de guerre civile dans les zones où sont face à face des populations diverses (locaux et réfugiés) et des militaires (p. 94) ; les juifs, éternels marginaux de l'Empire, et les Russes d'origine allemande, sont loin d'en être les seules victimes (p. 195). Le rapport entre le front et l'arrière en termes de troupes disponibles est crucial sur le plan militaire, mais aussi politique : alors que les forces combattantes actives oscillent entre 1,5 million (le 1<sup>er</sup> décembre 1914) et 3,5 (le 1<sup>er</sup> novembre 1916), début 1917, près de 2,3 millions de soldats sont cantonnés dans les garnisons de l'arrière et c'est leur attitude, en particulier celle des garnisons de Petrograd, qui détermine en grande partie l'issue des deux révolutions (p. 28, 112). Il y a aussi une énorme masse d'incertitude : le décompte définitif, établi après la chute de l'URSS, recense 439 369 « disparus sans nouvelle », soit un quart des 1,89 million de pertes définitives au combat (p. 170). Du côté de l'ennemi allemand, l'immense front russe mobilise moins d'hommes qu'en France ou en Belgique (1 304 915 contre 2 783 872), mais s'avère plus meurtrier (25 % de victimes de plus qu'en Europe de l'Ouest). L'auteur ne risque pas d'hypothèse à ce sujet : est-ce parce que la guerre à l'est est plus mobile ? Il faut organiser une immense zone occupée de 108 808 km<sup>2</sup> (soit deux fois la Prusse), beaucoup moins densément peuplée que l'Allemagne (p. 200-201).
- 5 La mobilisation culturelle des années 1914-1916, avec son patriotisme et son anti-germanisme naïfs, prépare la politisation intense de l'année 1917. On voit le nombre de

titres de presse et leur diffusion exploser, avec 200 nouveaux titres de journaux et 280 de revues en 1915 ; 110 et 240 en 1916. Les formules accrocheuses et les dessins satiriques connaîtront une fortune encore plus grande en 1917, puis seront canalisés dans la propagande du régime soviétique (p. 222).

- 6 La troisième partie étudie les conséquences de la guerre sur le pays. Le menu des questions abordées est particulièrement riche. Dissolution de l'Empire au centre et à la périphérie (ch. 6). Création d'une situation révolutionnaire qui explose par deux fois à Saint-Pétersbourg en 1917, mais fait accéder à la citoyenneté les paysans, les prolétaires, les soldats du front et les autres (ch. 7). C'est alors, au début de 1918, que se produit le retournement de la guerre vers l'intérieur du pays, avec la même violence inouïe que pendant le conflit international. Les Rouges obtiennent la victoire finale grâce à la « surmobilisation économique et politique de la population dans le cadre du communisme de guerre » (ch. 8). Le dernier chapitre aborde enfin la complexe question de la mémoire du conflit dans l'histoire officielle, les arts, la sphère intime (ch. 9).
- 7 Les reculs de l'armée tsariste transforment la plupart des provinces occidentales de l'Empire des tsars en champ de bataille, puis en zone occupée, avant d'offrir aux Moldaves, Ukrainiens, Polonais, Biélorusses, Litوانيens, Lettons et Estoniens une occasion historique de prendre en main leur destin, dans des conditions très précaires. Le territoire de la Finlande n'est pas touché par la guerre, avant qu'elle devienne civile, mais répond aussi à l'appel de l'indépendance (p. 268). La carte de la p. 269 montre l'ampleur de ce mouvement ; il aurait été intéressant de faire le lien avec l'étude de Sabine Dullin (non citée dans le livre) sur le besoin ressenti par l'Empire russe, mais aussi l'État soviétique, d'une « frontière épaisse », englobant tous les peuples cités, ou à tout le moins une portion significative du territoire national auquel ils aspirent<sup>3</sup>. La question de l'Ukraine (y compris la Galicie) est l'une des plus délicates à traiter, car le pays est au cœur du conflit mondial, puis de la guerre civile et se retrouve partagé à la fin de la guerre russo-polonaise (datée par erreur d'août 1920, alors qu'il faut attendre la paix de Riga, le 18 mars 1921, p. 396). La question de la transcription des noms de personnes et de lieu vient encore compliquer les choses. L'auteur adopte une forme francisée, sans doute plus commode pour le grand public, et ne fait aucun renvoi dans son index aux autres graphies. Le métropolite gréco-catholique André Cheptitski, par exemple, n'a droit ni à l'orthographe polonaise (Szeptycki), ni à l'ukrainienne (Šeptyc'kyj, p. 89, 207).
- 8 L'année 1917 est celle de la manifestation et du meeting, d'un apprentissage accéléré de l'action politique (p. 318, 331). Les très nombreux congrès professionnels, comme en 1905, offrent des tribunes aux revendications catégorielles, mais aussi aux débats sur la guerre (p. 332-333). Il conviendrait sans doute de mentionner aussi le Concile de l'Église orthodoxe russe qui réunit pendant plusieurs mois les représentants, laïcs et clercs, de la communauté la plus nombreuse de Russie<sup>4</sup>. Puis, vient l'heure, très brève, de l'Assemblée constituante. Si les SR sont les vainqueurs incontestables de l'élection, on ne constate aucune logique claire du vote qui ne signifie ni identification ni loyauté à un quelconque parti (p. 340). Les campagnes ont déjà entamé depuis l'été 1917 leur révolution agraire spontanée et sont en pleine « paysannisation » : la commune exclut de plus en plus violemment les ruraux étrangers. Et pourtant, le partage noir donne de médiocres résultats : chaque paysan comptait sur un gain de 10-15 déciatines, or la moyenne s'établit autour de 0,3 (p. 348-351). Mais les paysans ne sont plus seuls à incarner le peuple. Entre 1910 et 1914, le nombre d'ouvriers est passé de 1,793 million à

2,4 millions sur 170 millions d'habitants, soit un bond de 30 % ! Sont-ils encore paysans dans leurs mentalités, ou ont-ils déjà une conscience de classe prolétarienne, la question n'est peut-être pas là, mais dans la frappante mobilité des ouvriers-paysans. En outre, il suffit peut-être d'utiliser leur concentration dans les zones de révolte ouvrière décisives : la région de Petrograd, le bassin industriel situé entre Moscou et Nijni-Novgorod, les mines du Donbass, l'Oural, au sud d'Ekaterinbourg (p. 362-363).

- 9 L'avant-dernier chapitre pose la question attendue de la chronologie de la guerre civile : du 7 novembre 1917 (révolution d'Octobre) à novembre 1920 (quand Wrangel quitte la Crimée), ou du 18 au 19 janvier 1918 (dissolution de la Constituante) à juillet 1921 (quand Toukhatchevski écrase la révolte des paysans de Tambov) ? Ou bien, faut-il se placer dans la continuité du conflit mondial, auquel cas, on peut partir du 4 mars 1918 (traité de Brest-Litovsk), à moins de remonter en novembre 1914, quand Lénine proposait déjà de « muer la guerre impérialiste en guerre civile » ; on aboutit alors à une « guerre de sept ans », de 1914 à 1921 (p. 371-374) ? En revanche, on peut se demander si « les Blancs » sont purement et simplement « les partisans de la restauration de l'Ancien Régime déchu » (p. 371) ? Certes, ils s'opposent aux « défenseurs du nouveau régime socialiste né de la révolution d'Octobre », mais les généraux commandant les armées blanches s'étaient ralliés à la révolution de Février et si plusieurs d'entre eux ont détesté Kerenski et montré une sympathie (pas très active) pour le putsch de Kornilov, souhaitaient-ils vraiment remettre Nicolas II sur le trône ou couronner un de ses parents ? Au cours de la guerre civile, la brutalité atteint des sommets, en même temps qu'on assiste à une régression technologique sensible (la mitrailleuse remplace l'artillerie lourde en tant que reine des batailles) et à une diminution des effectifs : le conflit mobilise deux fois moins de combattants que la Grande Guerre (p. 387-389).
- 10 Le dernier chapitre, sur la mémoire de la Première Guerre mondiale en Russie, s'imposait. Il retrace bien les efforts entrepris par le passé, surtout dans les rangs de l'émigration russe, tandis que l'historiographie soviétique se montrait beaucoup plus chiche à l'égard de la « guerre impérialiste ». Il identifie, à juste titre, un processus récent de « reconquête mémorielle » qui passe, entre autres, par la découverte de la littérature de l'exil et de l'étranger (p. 429-430). Les historiens professionnels bénéficient du goût prononcé du public pour l'histoire impériale et militaire, mais doivent naviguer entre les écueils du dolorisme et du nationalisme (p. 465, 481). Mais l'exploration de cette redécouverte du passé ne fait que commencer et son exploitation politique ne fait que s'accélérer. Depuis 2007-2008, avec le rapatriement à Moscou des restes des généraux blancs Denikine et Kappel et la glorification cinématographique de Koltchak, et plus encore depuis 2014, dans le contexte de l'annexion de la Crimée, la réconciliation nationale est à l'œuvre par la réhabilitation des combattants de l'armée tsariste, puis des armées opposées aux Rouges, parce qu'ils étaient patriotes et croyants. Vladimir Poutine en personne a regretté que la Russie ait « perdu contre les perdants » et de nombreuses interventions développent la thèse de la « victoire volée », quitte, parfois, à enfourcher le cheval du complotisme<sup>5</sup>. Ce chantier d'étude est loin d'être clos.

---

## NOTES

1. Ph. Erlanger, *le Crépuscule des rois : le dernier âge d'or de la monarchie, 1901-1914*, Paris, Perrin, 1985 ; C. Clark, *les Somnambules. Été 1914 : comment l'Europe a marché vers la guerre*, Paris, Flammarion, 2013.
  2. D. Lieven, *la Russie contre Napoléon : la bataille pour l'Europe (1807-1814)*, Paris, Éditions des Syrtes, 2012.
  3. S. Dullin, *la Frontière épaisse : aux origines des politiques soviétiques, 1920-1940*, Paris, EHESS, 2014.
  4. H. Destivelle, *le Concile de Moscou (1917-1918) : la création des institutions conciliaires de l'Église orthodoxe russe*, Paris, Cerf, 2006.
  5. « НАША СТРАНА ПРОИГРАЛА ЭТУ ВОЙНУ ПРОИГРАВШЕЙ СТОРОНЕ », propos tenus le 27 juin 2012 par V. Putin, reproduits entre autres sur le site de la Présidence russe : [news.kremlin.ru/transcripts/15781](http://news.kremlin.ru/transcripts/15781) ; voir aussi la série *Zabytaja vojna*, accessible sur Youtube : [youtu.be/rTl\\_evT7Nx8](https://youtu.be/rTl_evT7Nx8) ou le documentaire « La victoire volée » [russia.tv/brand/show/brand\\_id/9239/](http://russia.tv/brand/show/brand_id/9239/) cité par A. S. Khodnev, « Le centenaire de la Première Guerre mondiale en Russie : la mémoire de la coopération franco-russe », dans « Une courte guerre qui n'en finit pas : la Grande Guerre en Russie », *la Revue russe*, 47, Paris, Institut d'études slaves, 2016, p. 159-170.
- 

## AUTEURS

**PIERRE GONNEAU**

Sorbonne Université – PSL. EPHE